

Raymond SCHNELL (1913-1999)

Le Professeur Raymond SCHNELL s'est éteint le 7 février 1999 dans sa 86^e année, après 63 ans d'une activité sans relâche consacrée à la recherche et à l'enseignement. Né le 15 juillet 1913 à Nancy où sa famille, strasbourgeoise d'origine, s'était repliée près d'un demi-siècle plus tôt, il arrive avec les siens à Strasbourg en 1918 et fera toutes ses études dans la capitale rhénane. Ayant découvert la flore des Vosges et du Jura dès son jeune âge, il entre à la Faculté des Sciences en 1930 pour satisfaire son désir d'apprendre la botanique. Il suivra les cours des professeurs CHERMEZON, HUARD et HÉE qui lui révèlent la diversité des plantes et des biotopes végétaux ; il découvrira avec enthousiasme la morphologie végétale grâce aux enseignements du professeur MARESQUELLE auprès duquel il effectue ses premiers travaux de recherche, portant sur les morphoses tératologiques des cécidies parasitaires (Diplôme d'Études Supérieures, 1935). Il interrompt ses recherches morphologiques l'année suivante, avec quelque nostalgie, pour prendre un poste de professeur de lycée qu'il quittera en 1938 pour partir sous les drapeaux ; la mobilisation de 1939 prolonge son incorporation jusqu'en juillet 1940. Pendant ces années troublées, sa pensée morphologique mûrit souterrainement ; il dira plus tard qu'être coupé d'un travail passionnant n'est grave que si l'on cesse d'y penser.

Démobilisé, il reprend brièvement ses fonctions dans l'enseignement secondaire mais, dès 1941, sa carrière bascule : il entre en tant qu'Assistant à l'Université de Strasbourg, alors tout entière réfugiée à Clermont-Ferrand, et y retrouve avec joie H. CHERMEZON et H.J. MARESQUELLE ; ainsi que la recherche, activité qui lui manquait tant. Dans la même année on lui propose de participer, en compagnie de zoologistes et de géographes, à une mission dans les montagnes d'Afrique Occidentale, organisée par le tout jeune I.F.A.N. (Institut Français d'Afrique Noire) de Dakar, sous l'égide du Professeur Th. MONOD auquel il restera toute sa vie lié par une

amitié et une estime réciproques. Il découvre la richesse de la flore et la complexité de la végétation tropicale. La mission aux monts Nimba terminée en 1942, il doit aux événements de rester en Afrique ; il fut alors accueilli par l'I.F.A.N., puis remobilisé à Dakar (1943-44), et connut la difficile situation des Français d'outre-mer privés de contacts avec la métropole ; il participa avec Th. MONOD, l'auteur de l'Hippopotame et le Philosophe, ouvrage d'humeur s'il en fut, aux conférences publiques et émissions de Radio-Dakar qui, sous prétexte d'histoire naturelle, permettaient d'exprimer à mots plus ou moins couverts quelque opinion résistante. Il exploita l'herbier et la bibliothèque de l'I.F.A.N. et travailla avec Paul JAEGER, son ancien camarade d'université. En 1944-45, à Conakry (Guinée), il fut chargé de transformer progressivement une léproserie en centre I.F.A.N. et jardin botanique. Il ne reviendra en France qu'en novembre 1945, profondément marqué par l'âme africaine et ayant acquis une grande culture africaniste. Car Raymond SCHNELL était homme de culture ; il avait développé dès son jeune âge, au contact de sa famille, le goût des arts, de la littérature et de la pensée ; et il sut, tout au long de sa vie, construire et utiliser la magnifique culture scientifique qui lui était propre.

Les grandes lignes auxquelles il dévouera sa vie sont dès lors tracées ; l'enseignement supérieur est le contrepoint d'une recherche qu'il poursuivra selon deux directions : la phytomorphologie, domaine de ses premières amours, et la phytogéographie tropicale qui deviendra son activité principale.

Ayant repris ses enseignements à la Faculté des Sciences de Strasbourg dès novembre 1945, il fut nommé en 1946 à Paris, puis en 1952 à Lyon et en 1954 à Caen. Entre 1954 et 1958 il fut en outre chargé de cours à la future Université de Rouen, ce qui l'obligeait à des voyages incessants : la dernière année, il circulait entre Caen, Rouen et Paris ; il disait alors qu'il n'était pas meilleur

lieu pour travailler que le train ! Revenu à Paris en octobre 1957, il y retrouve ses anciens collègues parisiens du Muséum National d'Histoire Naturelle (Th. MONOD, H. HUMBERT, F. PELLEGRIN, R. PORTÈRES) et de l'Université (A. DAVY DE VIRVILLE, G. MANGENOT) qui l'encourage, ce dernier en particulier, à mettre sur pied un enseignement de botanique tropicale. Devant l'attitude réservée des autorités universitaires, il veut démontrer qu'un tel enseignement serait bien accueilli par la nouvelle génération estudiantine ; pour cela il propose de donner, en plus de ses charges habituelles et à titre gratuit, des cours réguliers qui se dérouleront pendant toute une année scolaire (1957-58) ; en fait ces cours, parfaitement facultatifs et qu'aucun diplôme ne sanctionne, seront cependant suivis avec assiduité par quelques étudiants ; encouragé, R. SCHNELL organise même au dernier trimestre des travaux pratiques sur son propre herbier africain alors déposé au laboratoire Gaston Bonnier à Avon près de Fontainebleau, donnant à ces étudiants-amateurs une motivation tropicaliste supplémentaire. À la rentrée 1958, le certificat de Botanique Tropicale se crée. Il assurera cet enseignement spécialisé jusqu'en octobre 1981. Un grand nombre de chercheurs, désormais égaillés dans le monde entier, lui doivent une formation de botaniste tropicaliste basée sur l'observation pratique éclairée par une profonde compréhension du monde végétal. À ce titre, il a créé à lui seul toute une génération de spécialistes.

Ses premiers travaux morphologiques portaient sur des morphoses anormales résultant d'attaques parasitaires chez l'épicéa ; ils prirent une toute autre dimension après qu'il eût découvert les plantes tropicales ; il étudia les acarodomaties et les myrmécodomaties, les morphoses particulières des aisselles de nervures et les glandes foliaires ; son souci constant d'élargir le plan des comparaisons l'amena progressivement à des considérations générales sur la morphologie de la feuille. Il travailla sur le gradient morphologique de la feuille et sa corrélation avec celui des entre-nœuds de la tige ; il envisagea l'hypothèse de facteurs de localisation qui interviendraient dans la morphogénèse ; il définit des tendances morphogènes qui auraient une dimension évolutive et une signification taxonomique. Un grand nombre de notes

publiées attestent de ces recherches. Il fut naturellement amené à s'intéresser aux Podostemaceae, plantes remarquables par leur morphologie, leur biologie, leur écologie et leur répartition, dès ses premiers contacts avec les montagnes africaines ; après de nombreuses notes, il publie « Anatomie der Podostemaceae » (Bornträger, Handbuch der Pflanzenanatomie, p. 197-290, 1998). L'observation, sur tant d'années et dans tant de milieux, des formes et de leur édification, des corrélations entre formes et fonctionnements, des relations morphologiques entre plantes et animaux, constituait une mine de renseignements très divers d'où il tire un recueil d'informations originales, « Les stratégies végétales. Essai de morphologie évolutive » (1994). Son esprit curieux et ouvert l'amène à porter un regard nouveau sur les plantes alimentaires ; en 1957, il publie un ouvrage : « Plantes alimentaires et vie agricole de l'Afrique Noire. Essai de phytogéographie alimentaire ». Il étudie le *Strophantus sarmentosus* à l'époque où l'on en extrayait la cortisone, les plantes utiles et magiques en Afrique de l'Ouest, celles réputées (à juste titre semble-t-il, après ses expérimentations) chasser les serpents venimeux ; il décrit des techniques sur le point de disparaître, certains mythes, rites et traditions ; il se penche sur la préhistoire africaine, il intègre l'action de l'homme à la dynamique de la végétation. La botanique pour lui n'est pas que l'étude des plantes, c'est une vision qui embrasse tous les facteurs naturels et humains, toutes les utilisations et significations ; c'est une approche aux multiples facettes d'un monde végétal polymorphe et évolutif, qui s'enracine dans l'histoire et se prolonge dans les autres formes de vie.

Malgré ses préoccupations morphologiques et la multiplicité de ses charges d'enseignements, R. SCHNELL réussit à toujours poursuivre ses recherches sur la végétation, et selon des voies novatrices. Ces travaux constituent la partie la plus importante de son œuvre ; ils aboutissent à un ouvrage dont nul équivalent n'existe, le magistral « Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux » ; 6 volumes en sont actuellement publiés (Problèmes généraux [2 vol., 1970 - 1971] ; Afrique tropicale [2 vol., 1976 - 1977] ; Amérique tropicale [2 vol., 1987]) ; le dernier volet (Asie et Pacifique), rédigé par son auteur,



n'est pas encore publié. Outre un panorama unique de la flore et de la végétation du monde tropical, une compréhension des relations entre les domaines floristiques et un tableau de l'histoire et de la dynamique des diverses formations végétales, il offre une bibliographie d'une richesse exceptionnelle.

Cette œuvre capitale est en fait le développement, tout au long d'une carrière, des recherches initiées dès 1941 sur la flore et la végétation des monts Nimba, aux confins de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Liberia et qui devait donner lieu à une thèse d'état soutenue en 1949 (« Végétation et flore de la région montagneuse du Nimba », publiée en 1952). Cette thèse est essentielle pour la compréhension de la végétation de cette partie de l'Afrique puisqu'elle se

trouve en un lieu où se côtoient forêts et savanes, formations de basse altitude et formations montagneuses. Des voyages ultérieurs dans l'Ouest africain permettent à R. SCHNELL d'étendre ses observations, en particulier à des massifs montagneux situés dans le domaine des savanes ; on y trouve des îlots de végétation relictuelle grâce auxquels il met en évidence la dynamique de l'évolution du couvert végétal. Il reviendra dans ces milieux en 1983, et pourra évaluer l'impact destructeur de l'activité humaine sur la végétation. Il publie un ouvrage fondamental, « La forêt dense. Introduction à l'étude botanique de la région forestière d'Afrique occidentale » (1950). Au cours des années suivantes, de nombreux articles analysent l'instabilité du couvert végétal ouest-africain qui aboutit, s'il est détruit, à la

régression des végétations hygrophiles les plus riches floristiquement et écologiquement ; cette approche prolonge et précise l'ouvrage précurseur d'A. AUBREVILLE, « Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale » (1949).

La conception d'une vaste comparaison des végétations tropicales progresse dans son esprit ; ayant fait le tour d'une solide documentation, il faut aller voir sur place : il parcourt le Brésil du sud au nord en 1958, diverses régions d'Asie du Sud-Est en 1959, la Guyane en 1961. Il publie ce qui annonce déjà l'œuvre maîtresse, « Le problème des homologues phytogéographiques entre l'Afrique et l'Amérique tropicales » (Mém. Mus. Natl. Hist. Nat. 11 : 137-242, 1961), « Remarques préliminaires sur quelques problèmes phytogéographiques du Sud-Est asiatique » (Rev. Gén. Bot. 69 : 301-366, 1962), « Aperçu préliminaire sur la phytogéographie de la Guyane » (Adansonia, sér. 2, 5 : 309-355, 1965) et « Problèmes phytogéographiques, écologiques et économiques de la caatinga brésilienne » (J. Agric. Trop. 13 : 58-90, 1966). Il retourne en Afrique, dans les grandes sylvies en 1971, 1972 et 1973, étudie la transition forêts-savanes au Cameroun en 1976. La diversité américaine l'appelle dans les Andes et au Mexique en 1977, au Brésil, au Vénézuéla et en Colombie en 1978. Il traverse l'Australie depuis les forêts humides jusqu'au désert, en 1981 ; il parcourt l'Afrique du

Sud en 1982. La boucle est bouclée, sa vision de la formidable fresque décrivant l'ensemble des végétations tropicales est complète. L'œuvre d'une vie, essentielle non seulement aux botanistes mais aux écologistes, géographes, agronomes, conservateurs, etc., est complète ; le dernier tome en sera bientôt publié grâce au dévouement de la famille de l'auteur.

Cet homme fin et cultivé, solitaire par discrétion, était d'une modestie qui confinait à la timidité ; aussi évoquait-il rarement les distinctions dont il avait été honoré. Élu membre correspondant de l'Institut en mars 1983, il avait au préalable reçu de l'Académie des Sciences les prix Gay (1949), Noury (1951) et Auguste Chevalier (1967). Il laisse un total de 160 publications, notes et ouvrages.

Un regard aigu porté à toutes choses ; des observations rassemblées, comparées, corrélées, appuyées par une connaissance remarquable de la bibliographie ; un esprit synthétique guidé par ce souci, constant pour lui, de « voir large » selon son expression ; une pensée constructive, sans a priori ; Raymond SCHNELL a marqué, par son œuvre et par tous ceux auxquels il a montré la voie, la botanique compréhensive et pluridisciplinaire du 20^e siècle ; il a posé les bases sur lesquelles s'édifient désormais les recherches scientifiques et les principes de la conservation de la flore et de la végétation tropicales.

Aline RAYNAL-ROQUES